

Les secrets de  
L'INSTITUT

Nouvelles littéraires

Janick Laberge

Copyright © 2020 Dendrit Éditions

Tous droits réservés.  
ISBN : 9791035912888

Il y a une part de folie en chacun de nous.



## TABLE DES MATIÈRES

	Introduction	p. 1
1.	Jean	p. 7
2.	Alice	p. 23
3.	Hachim	p. 33
4.	Pierre-Luc	p. 43
5.	Simone	p. 57
6.	Patrick	p. 69
7.	Marie-Hélène	p. 81
8.	Louis-Paul	p. 101
9.	André	p. 115
10.	Vesta	p. 125
	Annexe	p. 137
	Bibliographie	p. 149
	Remerciements	p. 151
	À propos de l'auteur	p. 153



C'est du plus profond de notre fragilité que nous offrons quelque chose  
de précieux.





# Introduction

L'institut a souvent changé de nom. D'abord appelé l'Asile provisoire de Beauport, celui-ci naît en 1845 de l'initiative privée de trois médecins de Québec : James Douglas, Joseph Morrin et Charles-Jacques Frémont. En effet, frileux à l'idée de financer et de gérer directement des asiles publics, le gouvernement de l'époque favorise plutôt le système d'attribution de subventions à des particuliers ou à des communautés religieuses, qui doivent eux-mêmes assumer les frais de gestion des établissements. Le gouvernement s'autorise toutefois à inspecter ceux-ci.

Installé temporairement sur le site du manoir seigneurial de Beauport, il est transféré cinq ans plus tard sur une propriété bordant le chemin de la Canardière. Il existe toujours aujourd'hui dans la ville de Québec.

D'abord connu sous le nom de Quebec Lunatic Asylum, l'institution sera renommée à plusieurs reprises au cours de son histoire : Asile des aliénés de Québec en 1865, Asile Saint-Michel-Archange en 1912, Hôpital Saint-Michel-Archange en 1914 ou 1923 selon les sources, Centre hospitalier Robert-Giffard en 1976 et finalement Institut universitaire en santé mentale de Québec en 2009, et ce, jusqu'à nos jours.

Le bâtiment qui s'y trouve fut réaménagé plusieurs fois à l'époque des propriétaires particuliers, entre 1845 et 1893, en raison des besoins d'espace et des incendies. Conformément aux principes moraux du temps, les patients des deux sexes sont pris en charge dans des ailes différentes. Cette séparation est accrue en 1864 lorsque la clientèle masculine est transférée dans un nouveau pavillon construit plus à l'est.

En 1893, les Sœurs de la Charité de Québec prennent la relève, toujours selon le système de subventions gouvernementales, mais en laissant à l'État le contrôle médical de l'institution. Le contrat passé entre le gouvernement et la communauté prévoit l'allocation de cent dollars par patient par année.

Les religieuses s'efforcent alors d'accroître leur autonomie. C'est à cette fin que l'asile et ses dépendances sont érigés en paroisse en 1896 et en municipalité l'année suivante. C'est également dans ce but qu'est acquise en 1893 la ferme Bourg-Royal, mieux connue jusqu'à sa fermeture en 2007 sous le nom de ferme SMA (Saint-Michel-Archange) ; la plus urbaine des fermes québécoises.

L'histoire de cette ferme demeure indissociable de celle de l'hôpital. On pourrait qualifier ce projet de première initiative d'autoproduction agricole à vocation sociale en milieu urbain, bien avant les jardins collectifs et communautaires. Les Sœurs de la Charité auraient-elles été ainsi les pionnières dans le traitement comportemental des maladies mentales ? Par leurs actions, les Sœurs de la Charité visaient, du moins théoriquement, à améliorer les conditions de vie des bénéficiaires. L'aménagement des jardins autour des bâtiments répondait également à ce besoin. Quant au parc immobilier, les religieuses l'agrandirent au fil du temps pour accueillir un nombre toujours plus considérable de personnes. D'environ 900 patients vers 1893, la population asilaire passe à 1229 en 1911, à 1435 en 1921 et à 1933 en 1931. Parallèlement à cette croissance, l'affiliation à l'Université Laval en 1923 et l'ouverture de la clinique Roy-Rousseau en 1926, sur le même site, amorceront une vocation de recherche pour l'institution.

Le 16 février 1939, un incendie détruit tous les bâtiments principaux, à l'exception du pavillon des hommes. Reconstitué plus au nord, le nouveau bâtiment, encore utilisé de nos jours, fut édifié selon les plans de l'architecte Adrien Dufresne. La construction de cet édifice, qui bénéficiera d'ajouts ultérieurs, permet à l'établissement d'accueillir plus de 3500 patients au début des années 1960 et jusqu'à plus de 5000 quelques années plus tard.

Au milieu des années soixante, la population hospitalière commence à décroître en raison de changements apportés au traitement des troubles mentaux et à l'organisation des soins en santé mentale au Québec. Traditionnellement, l'hôpital recevait des patients provenant de plusieurs régions du Québec. Avec les réformes, plusieurs personnes malades sont confiées aux centres régionaux et aux départements psychiatriques des

hôpitaux généraux qui apparaissent alors au Québec. L'ancien pavillon des hommes, renommé Saint-Calixte, est remplacé par un stationnement. Le pavillon Roy-Rousseau, qui servait de clinique de consultations externes en psychiatrie durant plusieurs années, fut par la suite jugé excédentaire pour les nouveaux besoins de l'institution. Il a été démoli en 2014.

Témoins de l'intégration de la municipalité de Saint-Michel-Archange à la ville de Beauport en 1976, les Sœurs de la Charité de Québec cèdent le Centre hospitalier Robert-Giffard au gouvernement du Québec en 1997.

Mais que se passe-t-il entre les murs de cette institution ? Qui sont les acteurs à l'intérieur de ce théâtre qui a souvent changé de décor, tout en restant un peu toujours le même ?

Encore de nos jours, la maladie mentale effraie, questionne, divise. Trop souvent considérée comme une faiblesse de caractère, un manque d'estime de soi, de jugement, ou carrément un défaut d'intelligence, la maladie mentale continue de revendiquer son statut de véritable maladie dans l'opinion publique. N'a-t-on pas fréquemment l'impression que la personne atteinte est davantage responsable de ses problèmes qu'elle en est la victime ? Pourtant, spontanément, il ne nous vient pas à l'esprit de rendre un individu coupable de son cancer, de son diabète ou de son hypothyroïdie. Nous acceptons volontiers une part de fatalité dans les maladies physiques, même si les comportements humains y interviennent bien plus souvent pour quelque chose. Il est légitime d'être hospitalisé pour l'ablation d'un organe malade, mais l'est-il tout autant pour soigner un accès psychotique ou une dépression sévère ?

Fascinée par les dérèglements des pensées, des émotions et des comportements humains qu'on appelle les maladies mentales, je suis partie sur les traces de ce qui s'est passé pour ma grand-mère maternelle, qui est décédée, seule, le 4 mars 1946, à l'hôpital Saint-Michel-Archange, dans des circonstances mystérieuses.

À cause de cette quête, ou grâce à elle, j'ai découvert, ou je me suis remémoré, des histoires qui méritent d'être racontées. Chaque histoire de ce recueil est intitulée par le prénom de celui ou celle qui me l'a inspirée ; qu'il s'agisse d'un patient, d'un membre du personnel ou d'un proche. Ils n'ont pas vécu à la même époque. Ils n'ont pas tous été marqués de la même manière par leur passage, ou le passage d'un proche, dans ce célèbre établissement, mais chacun de ces protagonistes permet de mieux comprendre un aspect de la maladie mentale, vue de l'intérieur. Jean, Alice, Hachim, Patrick et les autres, nous ferons découvrir comment ils ont transcendé leur situation de départ pour échapper à leurs malheurs. Échapper, chacun à sa manière, aux murs de l'Institut.

## 1. JEAN

Jean n'avait pas eu de chance. Il était né avec un p'tit bras. Le droit. Et un QI plus qu'ordinaire. Docteur Murray, le psychiatre, le suivait depuis des lustres. Depuis l'âge de quinze ans. En externe. Chaque semaine, ou presque, Jean se rendait à l'Institut, la peur dans le ventre.

Jean n'avait jamais fait que de modestes boulots : livreur de pizza, emballer chez IGA, plongeur chez Ashton de la Grande-Allée et journalier chez Olymel de Saint-Henri-de-Lévis.

Ça, Jean, il aimait ça, journalier chez Olymel ! Il était bien payé : comme les autres en tout cas. Il obtenait même des rabais avantageux sur de nombreux produits de la compagnie. Il raffolait du jambon fumé forêt noire, tranché très mince.

Malgré son handicap, il était plutôt apprécié dans son milieu. Ses patrons l'adoraient en fait. Secrètement du moins. En effet, il effectuait son travail et on ne l'entendait jamais rechigner. En réalité, Jean, il ne parlait jamais à personne. Ou si peu.

Jean se contentait de surveiller méticuleusement les quartiers de porc qui arrivaient sur sa gauche. Ils étaient accrochés à la hauteur de ses épaules, sur la chaîne de production, du côté de son bon bras. Il les voyait défiler avec leurs couleurs caractéristiques : le suif jaunâtre, et la chair, juste assez rosée, avec de belles teintes en dégradé. Plusieurs de ses collègues portaient des masques, pour l'odeur surtout. Pas lui. Il l'aimait bien cette odeur de viande morte, de sang coagulé et de machines qui surchauffent. Il se sentait à sa place, Jean. Il était peut-être enfin reconnu à sa juste valeur. Du moins, il s'efforçait de s'en convaincre.

Son travail ? Jean devait se contorsionner et saisir avec son pic les quartiers de porc qui se pointaient sur sa gauche, sans en manquer un seul. Il devait ensuite les empoigner vigoureusement avec son p'tit bras, les déposer devant lui, les retrancher et enlever les imperfections laissées

dans les étapes précédentes. Par la suite, il plaçait les plus petits morceaux, bien taillés, en face de lui sur un convoyeur qui les menait à l'emballage.

L'emballage, ça, c'était le poste de Pascal. Il était assez gentil, Pascal. Du moins aux yeux de Jean. En effet, il n'était pas bavard. Il ne posait jamais de questions embarrassantes à Jean. Du genre, est-ce que t'as une blonde ? Est-ce que tu joues au hockey ? Est-ce que tu vas voir le *show* des Bad Lions samedi soir ? Questions auxquelles Jean aurait, de toute manière, répondu non. Ça lui évitait les efforts surhumains qu'il aurait dû faire pour répondre et l'humiliation de reconnaître qu'en dehors d'Olymel, il n'avait pas de vie.

Malgré les limites évidentes de leur relation, Jean et Pascal se côtoyaient, d'une certaine manière. C'est du moins ce que le docteur Murray essayait d'expliquer à Jean. Ça commence comme ça l'amitié ; partager quelque chose, même si c'est petit au départ.

Le psychiatre tentait de convaincre Jean que Pascal l'aimait bien. Sinon, pourquoi lui refilerait-il des bouts de cigarettes au moment des pauses et même parfois des restes de joints ? Lors d'une de ses consultations, le médecin lui demanda :

— Tu n'es pas content lorsqu'il t'offre des choses à la pause ?

— Oui, répondit simplement Jean, avec une certaine nervosité.

— Alors tu vois, tu es important à ses yeux, enchaîna le docteur Murray.

— Pas nécessairement, dit Jean.

— Et pourquoi dis-tu cela ?

— Il attend probablement quelque chose de moi.

— Et qu'est-ce que ça serait, selon toi ?

— Sais pas, coupa-t-il sèchement comme s'il voulait en finir avec cette conversation.

À ce moment précis, Jean transpirait à grosses gouttes. Il ne comprenait pas pourquoi. Il était seul avec le docteur Murray. Aucun besoin à exprimer. Aucune demande à faire, mais rien qu'à penser qu'il pourrait avoir un ami pour vrai, cela engendrait une foule de réactions en chaîne chez lui. Un véritable volcan intérieur cherchant à exploser. Un volcan de doutes et de peurs.

S'en est suivie une énième explication sur l'importance d'entretenir un sentiment positif de soi-même. De ne pas remettre constamment en